Document generated on 04/19/2024 12:55 a.m.

XYZ. La revue de la nouvelle

L'accent

Jean-Sébastien Trudel

Number 99, Fall 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/2702ac

See table of contents

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Trudel, J.-S. (2009). L'accent. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (99), 58–62.

Tous droits réservés © Publications Gaëtan Lévesque, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'accent

Jean-Sébastien Trudel

> Léger ou plus lourd, c'est une question d'accent.
> En cinq lettres.
>
> Georges Perec, *Les mots croisés*

Tout concorde. Vol, secteur, porte. Être à la bonne place. M'asseoir dans l'angle. De manière à voir l'ensemble de la salle. Vide. Les rangées de fauteuils, les comptoirs et les portes d'embarquement, opaques. Un gardien de sécurité. Un guichet pour l'échange de devises, fermé. Des panneaux publicitaires. Personne d'autre pour le moment. Vol prévu pour plus tard. Des heures à attendre. Fermer l'œil un peu, récupérer. Or voilà, la fatigue de rester assis soulève la possibilité de se relever. De marcher. Mais l'énergie manque, comme un engourdissement. Rester écrasé. Penser pour tuer le temps. Si seulement sommeiller, pas moyen, cette torpeur. Fermer les yeux : ça continue d'être clinquant. Ces corridors traversés pour venir jusqu'ici, tous aussi propres les uns que les autres. Sans jamais demander le chemin. Pourtant les indications mériteraient une révision. Un peu moins de complaisance dans l'universalité des symboles. Le bon endroit quand même. Il y a encore en ce monde de petites victoires. Voyager en offre parfois. Même en transit. Suffit de savoir être leste. De ne pas trop se laisser emporter par les circonstances. Passer à travers les foules. Éviter les laveurs de planchers. Avoir l'air sûr de soi. Malgré les doutes. Les indications contradictoires. N'écouter personne qui prétendrait être un employé de l'aéroport et connaître le chemin. Pour les détours. Aucun véritable danger, mais partout de petits pièges. Ici, dans ce secteur, non, par contre. Le calme. C'est propre. Personne ne circule, ne fait le ménage. Le lustre du plancher laisse miroiter des lumières qui seraient presque miraculeuses, si ce n'était de la fatigue. Cela va de soi. Ce lieu, je l'oublierai. Je n'y tiens pas. Si anonyme, si impersonnel. Que vaut-il en lui-même ? Pourtant, il

y a pour moi ici un certain bonheur. Juste pour moi. Le bonheur de n'être nulle part. Attendre, pour passer, simplement passer. Rester là. Sûr que ce moment s'évanouira de lui-même dans les limbes du voyage. Même si le gardien de sécurité me regarde. Parfois, de biais. Aucun doute. À moins que ses rêves, tout bonnement. Lui et moi seuls dans cette salle. Sur son visage un mince sourire. Comment peut-on sourire ainsi ? Lui et son devoir, debout, là, sans bouger. Sans véritable utilité. Ou alors rassurer l'unique voyageur présent. Puisque quelqu'un quelque part contrôle la situation. L'ordre a son serviteur. Les limites de l'acceptable aussi. Aucun débordement possible. Qu'est-ce qui pourrait bien déborder ? Derrière le gardien, trois immenses panneaux publicitaires. Sur le mur. Un ensemble, certainement. Impossible de déterminer ce qu'ils cherchent à vendre. De l'alcool ? Des bijoux ? Une marque ? Indications incompréhensibles. Vues d'ici. Une exposition dans un musée ? De plus près je ne comprendrais pas la langue. Est-ce seulement dans un alphabet en usage ? Un musée se serait assuré d'indiquer au moindre touriste analphabète la voie à suivre. Une publicité qui ne remplit pas son rôle. Qui vaut uniquement en elle-même. Qui ne renvoie à rien. Le concept a son efficacité. Pour attirer et retenir l'attention. Impossible de s'en défaire, d'acheter quelque chose. Séduction de la pureté. Du style simple. L'originalité des lignes. Car ce sont des espèces de peintures. Reproduites. Lisses. Sur la première, à gauche, une silhouette. Seule, sombre. Dans un paysage blanc. Un peu penchée. Le visage haut. Sur celle de droite, même chose. Mais la silhouette en question est une femme. Sur celle du milieu, deux formes. Droites. L'une couchée, l'autre debout. Celle qui est debout ne regarde pas celle qui est couchée, mais droit devant elle. Beaucoup plus loin que moi. Toujours sur fond blanc. Désertique. Que de l'horizon dans ces paysages. Et des hommes, des femmes, couchés, debout devant. Peu importe. Ces messages. Depuis tout à l'heure. Avant je n'écoutais pas. Je marchais vers ici. Des messages à intervalles irréguliers. Adressés aux divers passagers. À ceux qui sont en partance. Des vols annoncés. Des retardataires interpellés. Quelques avertissements au sujet de la sécurité. Répétés dans plusieurs langues. Sans doute. C'est agréable. Quand on est au bon

endroit au bon moment. Nul besoin de se soucier de comprendre. Surtout quand on sait que l'on pourrait comprendre. En anglais, au moins. Il doit y avoir une version internationale. Alors se laisser bercer par l'accent, un joli accent. Par une formule qui revient. *Faudrait peut-être.* Au milieu de phrases qui, elles, varient. Un peu comme une incantation. *Faudrait peut-être.* Surtout que cette voix féminine. La même toujours. Si impersonnelle et néanmoins articulée. Presque langoureuse. Cela n'a pas ce sens-là, évidemment. Pour qui comprend. Mais quel jeu ! Traduire, ou plutôt interpréter, en français, un bout de phrase complètement autre. *Faudrait peut-être.* Heureusement, rien ne presse. Les heures ne passent pas vraiment. Je ne sais plus. À quoi bon vérifier encore ma montre ? Je pourrais presque avoir une impression. Vague. Celle d'avoir toujours été dans ce lieu. Anonyme. Où que j'aie été. Après tout, je suis toujours seul ici. Oui, il leur reste du temps. Mon autre vol avait de l'avance. Au milieu des fauteuils. Je fais presque tache. Même quand je ferme les yeux.

□

Faudrait peut-être. Comment fait-elle, cette femme, pour avoir ces mots dans la bouche ? Aussi pleins. Sans le savoir. C'est presque insupportable. *Faudrait peut-être.* Une prononciation exacte, au milieu de sons que j'arriverais à peine à répéter. Pas de quoi sortir de ce demi-sommeil. Quand même. *Faudrait peut-être.* N'est-ce pas bizarre ? Comme si ce n'était pas seulement les langues étrangères. Et puis ce gardien de sécurité. Toujours là. Avec son sourire. Ses yeux qui ne sont plus de biais. Il me regarde bel et bien. Directement. Le seul objet de son attention. D'accord. Si c'est son métier. Pourquoi ce sourire, alors ? Presque bienveillant. Personne d'autre n'est arrivé dans la salle, ne s'est assis. Je ne peux être le seul à prendre ce vol. L'heure doit approcher. Combien de temps ai-je dormi ? Si j'ai dormi. Ma montre indique bien une heure. Mais impossible de me souvenir. Ces changements de fuseau. Ai-je changé l'heure au bon moment ? Et sur la porte d'embarquement ? L'heure du vol, sans doute. Ça n'a pas changé. Ce n'est pas en me

fiant aux indications que je suis parvenu jusqu'ici. Porte, vol, secteur. Heure aussi. Sur ma carte d'embarquement. Je suis à la bonne place. Pourquoi donc m'en faire ? Tout concorde. Je n'ai qu'à attendre. Les choses s'expliqueront d'elles-mêmes. Si j'avais eu à savoir un changement, cela aurait été indiqué quelque part. Au pire, suffit de se lever. De demander. De la débrouillardise. En ai-je déjà manqué ? Écouter. Quand même. Chercher à comprendre les messages diffusés. J'aurais peut-être intérêt. Si par hasard, l'un d'eux concernait mon vol. Je dois être vraiment fatigué. Même en anglais je ne comprends pas grand-chose. En particulier pour les chiffres. Or c'est ça qui compte. Le numéro de vol. Je ne peux pas avoir entendu le mien. Et ces messages. Pourquoi sont-ils si fréquents ? Je devrais changer de place. Juste pour ne pas garder ces panneaux devant moi. Ces silhouettes qui regardent par-dessus ma tête. Alors que de ce côté il n'y a qu'un grand mur blanc. Je fais presque partie de leur paysage, maintenant. Si je n'étais pas assis, mais couché, ou debout. Qu'est-ce qui me différencierait ? Voilà peut-être la raison du gardien. Après tout, il est debout, lui. Juste devant les panneaux. Si ce n'était de son sourire. On pourrait presque croire qu'il est un élément des tableaux. Comme le reste de la salle, d'ailleurs. Cette lumière diffuse, ces surfaces lisses. Les silhouettes aussi, sur les reproductions, attendent. Quelque chose qui ne vient pas. Plus loin. Je n'arrive pas à leur détachement. Je devrais me lever. Avoir cette volonté. En urgence. Sortir d'ici. Aller vers n'importe qui. Demander un chemin. Quitte à me faire arnaquer. Demander quoi ? À trouver une porte d'embarquement ? On me ramènerait ici. Puisque tout concorde. Je dois m'être trompé. Je ne peux pas être ici seulement pour ça. Pour un sourire de gardien de sécurité. Pour remplir des sièges vides. Être moi aussi devant l'horizon des tableaux. Une simple silhouette. Assise. Mais perdue dans l'horizon. Voilà ce qu'annoncent ces panneaux. Une sorte de piège. S'il y en a un. Maintenant ce n'est plus possible. Un de ces messages s'adresse forcément à moi. Ils ont changé la porte ou l'heure. Ils n'attendent que moi pour partir. D'ailleurs est-ce que je reconnaîtrais seulement mon nom ? Dans la voix de cette femme ? Je ne comprends aucune de ces langues. Juste des suites de sons. Aucun chiffre à décoder. Ça

s'adresse à moi et je ne sais pas ce que ça veut dire. *Faudrait peut-être.* Qui revient. *Faudrait peut-être.* C'est tout. Un accent lesté. Pourtant, le vol, la porte, l'heure. Même le secteur. Tout concorde. Je ne suis donc pas à la bonne place. Heureusement, j'ai encore cette certitude. Si je me lève. Si je vais vers le gardien. Peu importe vers qui. Il continuera à me regarder. Armé de son sourire. Si je lui demande. Avec gentillesse. Ou même en criant. En lui montrant ma carte, et la porte. Pour l'embarquement. Me faire comprendre. Il hochera la tête. Sans cesser de me fixer. De me dévisager. Pas de panique. Il hochera la tête, en signe de sympathie.